

PIERRE PÉJU

LA DIAGONALE
DU VIDE

roman

nrf

GALLIMARD

Je me souviens, cette année-là, au milieu de l'hiver, debout derrière la baie vitrée de la salle d'embarquement, les yeux noyés dans une aurore verte et rose où un avion décollait toutes les minutes, j'ai décidé de tout arrêter.

Ne plus bouger. Ne plus partir. Surtout ne plus parler. Trouver au plus vite un endroit retiré. Avec du silence. De la lenteur. Peut-être un brin de tristesse. De préférence dans une région sauvage.

Au moment où une voix suave, tombée de nulle part, invitait une dernière fois les passagers de mon vol à embarquer, j'ai franchi en sens inverse le portique de sécurité. Je suis passé discrètement devant la guérite de verre des douaniers. J'ai déchiré mon billet en petits morceaux que j'ai jetés dans une poubelle transparente. Je n'avais avec moi qu'un sac de voyage. Tant pis pour ma valise ! Prisonnière de la soute, elle était condamnée à une impitoyable destruction par les démineurs, sur le béton du tarmac, sous le regard des passagers d'un vol

très retardé par l'absence d'un homme, en temps de terreur. Traversant la zone d'enregistrement, j'ai eu l'impression que les voyageurs ressemblaient à des enveloppes froissées faites de chair lasse et d'étoffe terne. Ils étaient pressés et préoccupés. Leur petit bagage, qui trottinait derrière eux, avait bien du mal à les suivre.

Je tenais à quitter les lieux avant que mon nom ne soit prononcé de façon accusatrice dans les haut-parleurs : « M. Travenne... Le passager Travenne est prié de se présenter im-mé-dia-te-ment porte n°... Dernier appel... » Dehors, il faisait un froid glacial. Le ciel devenait peu à peu jaune pâle avec de longues traces sanglantes qui allaient en s'élargissant. On aurait dit qu'une énorme bête invisible grondait en lançant des coups de griffes au hasard. Des insectes géants dans le ciel, des taupes géantes sous la terre. Tout vrombissait et vibrait dans la jungle de béton et d'acier.

Minuscule voyageur de l'aéroport Charles-de-Gaulle, je renonçais à un énième voyage en Extrême-Orient. Au moins le vingtième ! En dix ans, douze ans, je ne sais plus. Tantôt Shanghai, tantôt Hong-Kong. Parfois Singapour. « Pour affaires », comme on dit, même si le fait d'être devenu un « homme d'affaires » me semblait toujours aussi incroyable et comique. J'étais un champion du décalage horaire. Un champion de l'attente et de la somnolence dans des fauteuils qui vous cassent les reins. Sur la terre comme en plein ciel. Un masque de tissu bleu ou blanc sur les yeux. Mais c'était fini. J'arrêtais pour de bon.

Après avoir échappé au vacarme de l'aéroport, je suis passé en coup de vent au bureau afin d'annuler les commandes et les contrats en cours, et j'ai dicté quelques lettres de désengagement à envoyer à nos principaux clients. Quand j'ai annoncé à nos deux secrétaires que j'allais disparaître quelque temps, elles m'ont considéré avec gravité, sans demander d'explications, avec une sorte de respect apitoyé. Elles ont compris que quelque chose n'allait pas, qu'elles allaient se trouver très seules dans ce qui ressemblait à une dernière longueur. Tout en m'écoutant en silence, elles jetaient des coups d'œil attristés dans la direction du bureau définitivement vide de Wolf, mon associé. Ces fidèles collaboratrices s'étaient toujours doutées qu'avec des pilotes dans notre genre il y avait des risques d'explosion en plein vol.

Notre société, « Travenne & Wolf », spécialisée dans ce qu'on appelle le « design de luxe », nous l'avions créée vingt ans auparavant. Label français mais fabrication chinoise. Nous nous étions peu à peu consacrés à l'art de l'emballage sophistiqué : boîtes laquées, luxueux coffrets, écrins raffinés, dont je concevais les formes, avant de les faire fabriquer en Chine puis de les fournir, par dizaines ou centaines de milliers, à plusieurs marques renommées. Puisque tout s'emballé désormais. Puisque la plus médiocre marchandise se recroqueville au fond de ce qui l'enveloppe. Bientôt, il ne restera plus que des emballages. Et des professionnels du « packaging », comme on dit, contraints à renouveler sans fin les apparences des choses ou des idées.

Mathieu Wolf avait, depuis toujours, été mon ami, mon complice et collaborateur. Je dis « avait été » puisque mort de façon extrêmement brutale. Dans la salle d'embarquement d'un aéroport. Infarctus foudroyant. Son vol avait du retard. Sa disparition de l'avance. Mathieu, lui, c'était son cœur qui avait décidé de tout arrêter.

En quittant nos bureaux, j'ai fait un saut à la maison, où ne vivaient plus ni femme ni enfants, afin de rassembler quelques affaires. Enfin, au volant de ma voiture, j'ai pris la route en direction du sud. Trois cents kilomètres d'une traite, les mains crispées et moites, la bouche sèche, avant de m'arrêter sur une aire d'autoroute. Pendant que je faisais le plein, il me suffisait de lever la tête pour apercevoir, très haut dans le ciel, les petits cylindres étincelants à l'intérieur desquels des humains étaient soigneusement rangés comme dans un coffret métallique. J'ai eu une pensée pour cette population de millions d'individus qui, à chaque instant, se trouvent suspendus dans le ciel, et filent, immobiles, à la surface d'une sphère invisible dont le rayon mesure dix kilomètres de plus que celui de la terre. J'aurais pu être parmi eux. En vol. Envolé. Volatil. Comme tant d'autres fois. Complètement seul. Attaché sur mon siège. Plongé dans la méditation ou absorbé par la lecture.

J'ai encore roulé pendant plusieurs heures. Tantôt dans le ronronnement lugubre du moteur, tantôt en mettant la musique à fond. Au rythme des guitares, je donnais de grandes tapes nerveuses sur le volant tandis qu'une

brume vespérale s'élevait doucement entre les prés obscurs et le ciel mauve.

*And — eh sometimes it's not easy baby,
especially when your only friend
talks, sees, looks and feels like you,
and you do just the same as him
get very lonely up this road baby,
yeah! Hmm! Yeah!...*

La dernière chanson s'est achevée. J'ai quitté l'autoroute. Les phares de ma voiture s'enfonçaient comme un couteau dans un grand vide ténébreux. Du vide sans emballage. Du vide à l'état sauvage. Glacé et brûlant comme de l'alcool. Je savais à peu près où j'allais. La route rétrécissait. J'étais obligé de ralentir. Tout mon corps était envahi par un grand calme. Je m'attendais à voir surgir de la nuit des bêtes spectrales et affolées. Biche blanche dont les sabots patinent sur l'asphalte mouillé, laie massive suivie de marcassins, renard, hyène, sphinx ou phœnix. Comme je traversais une forêt, je me suis arrêté pour pisser. Dans le noir, craquements et glissements furtifs. Grincements des branches. J'ai senti que les conditions se réunissaient en silence.

Vers minuit j'ai échoué dans la chambre étroite et mal chauffée d'un gîte perdu sur le vaste plateau qui sépare l'Ardèche de la Haute-Loire. J'ai décidé de m'y installer pour une durée indéterminée. On verrait bien.